

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 OCTOBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Le lecteur qui coupe chaque semaine les feuillets de sa revue ne s'imagine pas toute la terreur qu'éprouve quelquefois un malheureux écrivain à l'appel de sa rubrique. C'est un spectre dont l'apparition est inévitable. Quand les heures de l'intéressant actualité. Mais quand, en dehors de la politique qui m'importe toujours un peu mais qui ne nous intéresse guère, l'atmosphère n'est troublée d'aucun événement, c'est alors que la tâche du chroniqueur devient tyrannique. Et je vous avoue que je viens de perdre trois heures à chercher vainement.

Au Transvaal on se bat ferme : ça chauffe, mais ça n'est pas nouveau. Dans l'Afghanistan le fils du souverain a succédé à feu son père : est-ce que cela nous intéresse ? Sur la crête des Balkans est, paraît-il, détenue une demoiselle Stone dont une autre grande attend une rançon considérable : cela a l'air d'une fumisterie grossière. Voyons, la prisonnière est gardée par des bandits qui chaque jour expédient des nouvelles de sa santé à sa famille et discutent des termes de la rançon, traitent comme au comptoir, ouvertement, sans que personne puisse leur forcer la main ?... Soyons donc un peu sérieux, ou plutôt que Mlle Stone cesse donc de se payer notre tête, sous prétexte d'acquiescer de la notoriété qui lui fera peut-être épouser un millionnaire aussi anglais qu'excentrique.

Vous riez ? Rappelez-vous la récente odyssee de la comtesse de Martel, de Gyp. L'auteur du *Petit Bob* rêvait un beau jour, ou peut-être un soir. Elle fait causer — ça été prouvé — elle se fait tout simplement enlever, en plein Paris, baillonné, jeté dans une voiture dont elle se dégage dans les bois, très loin, très loin ; et elle revient pédestrement en ville, par monts et par vaux. Et ceci se passait au mois de décembre. Comme les journaux dépêchaient alors vers elle des intervieweurs, que ses admirateurs s'enquerraient de son infortune et lui demandaient comment elle n'avait pas succombé à tant de misères, elle répliquait doucement qu'elle se nourrissait de carottes glanées dans les champs... Ces carottes d'hiver ne ne passèrent pas et le coup d'éclat de Mme Gyp rata prosaïquement. En voilà une à qui la carotte n'aura pas été profitable, n'est-ce pas ?

Mlle Stone veut-elle également faire du bruit. Tout semble l'indiquer et j'espère que le MONDE ILLUSTRÉ ne donnera pas dans cette réclame.

Voilà tout ce que les journaux canadiens nous rapportent. Les choses de la vie sont loin de courir ; les temps stagnent, comme dit mon ami Zo d'Axa.

** J'ai écrit " mon ami Zo d'Axa " un peu comme ce bonhomme Bonacieux parle aux *Trois Mousquetaires*

de " son ami le cardinal de Richelieu." En effet, à lire les stigmatisants *Feuillets de route* que publie en ce moment *La Patrie* ; à entendre l'odyssée de ce Silvio Pellico, de Miazema sièle que lui tâte, un peu de toutes les prisons, vingt ans à Jérusalem, sans toutefois pleurnicher ni rimer des élégies aux hirondelles gentilles voltigeant aux grilles de ses cellules ; à apercevoir la silhouette résolue de cet artiste coureur d'aventures ; à apprendre la légende de ce grand trimard, on ne peut guère s'attendre à ce qu'un tel héros de roman se lie d'amitié avec un blanc-bec qui n'a encore aucun n'est jamais sorti, de sa naufrage et qui n'a pas encore réussi à joindre deux lignes originales. Mais avec ses trente-six ans, d'Axa n'a pas encore atteint ce tournant de l'existence où doit se lâcher le bagage de rêves qui nous occupent plus, au collège, que les classiques. A le lire on dirait un monsieur très terrible : il est doux comme la bonne vie, ennemi consacré de toute cérémonie, simple comme un enfant et, quand un paysage lui ravit l'œil, il ne se gêne aucunement de s'asseoir sur le bord de la route et de contempler. Trois des meilleurs heures de ma vie seront celles que j'ai passés avec d'Axa sur la falaise de la Malbaie, à regarder la lune sortir de la mer et monter dans le ciel à travers les nuages... Il a déjà parcouru à peu près toute notre province et les Etats-Unis, en venant de temps à autre se ravitailler à Montréal.

— Mais, définitivement, où allez-vous donc ? lui demandai-je effrontément le jour même où je fis sa connaissance.

— Aux Etats-Unis, me répondit-il, puis à Vancouver, puis au Japon, puis en Chine, puis en Russie, puis en Allemagne et puis à Paris.

— Du globe-trotting alors, le tour du monde ?

— Ma foi, ça m'embête énormément que la terre soit ronde et que pour rentrer chez moi je doive tourner. Soit, un tour du monde, et pour établir un nouveau record, celui de la lenteur.

Le fait est que d'Axa est depuis quatre mois au Canada. Il prend le temps de regarder. On a beau obtenir des médailles et des titres de champion : savoir voyager vaut mieux.

** La picote est dans nos murs. Et quand je dis qu'elle est dans nos murs, je n'entends pas plagier nos excellents reporters qui parlent complaisamment de notre métropole comme d'une cité forte et sept fois murée. Je veux dire que la contagion est dans nos maisons, comme il appert des placards jaunes et avertisseurs que la police sanitaire colle aux murs des habitations contagionnées, si tant est que le terme " murs " peut s'appliquer aux minces cloisons des bicoques où naissent le plus souvent les épidémies.

Murs ou cloisons, la picote n'en est pas moins logée à Montréal et je m'effraie d'avancer du nombre de de victimes que fera... la peur. La picote n'est relativement que peu dangereuse si l'on compte sur les remèdes de la science d'aujourd'hui, mais la peur est un mal de la vie excessive, de la préjudice et plus forts que toutes les ressources de la médecine et je vois déjà de braves gens se rendre eux-mêmes malades en se livrant aux frictions et aux purgations préventives des rebouteurs.

Faites-vous tout simplement vacciner et allez votre chemin sans commettre des écarts d'un demi-mille pour ne pas passer en face d'un loisir placardé. Pas besolique en lisant un journal imbibé d'acide carbolique en lisant un journal signalant un nouveau cas. Faites-vous vacciner et, si vous devez avoir la picote... vous l'aurez !

** Je me défends bien d'empêcher sur le domaine de l'ami Comte, mais je ne veux pas me priver du plaisir de souhaiter la bienvenue à M. Prad, de le remercier d'être venu et de le supplier de ne pas se décourager de la froideur du public, comme aussi de féliciter M. Ledoux, M. Roy et les artistes du Monument National de l'acquisition qu'il viennent de se payer. Nous avons entendu M. Prad la semaine dernière. Nous ne pouvons espérer mieux ; du premier

coup M. Prad a vaincu nos défiances — peut être légitimes — contre ce que nous appelons souvent trop dédaigneusement les " exportés." Quant à sa collaboratrice, Mlle Ethel, elle semble gracieuse et charmante, mais je ne me prononce pas. C'est trop dangereux de porter des jugements sur les femmes vivantes.

HENRY E'ELS.

Chez nos émigrés

LA TROISIÈME VILLE CANADIENNE-FRANÇAISE

Fall-River s'enorgueillit d'être la troisième ville canadienne-française du monde. Avec ses trente mille, on dit même trente-cinq mille habitants d'origine canadienne et de langue française, la métropole de l'industrie des cotonnades ne cède le pas qu'à Montréal et à Québec, comme groupe de notre nationalité vivant sous la même administration municipale.

Cependant, la formation de ce groupe est de date relativement récente. En 1874, on ne comptait que 6,000 Canadiens à Fall-River ; en 1884, 12,000. On verra, par les chiffres ci-dessus, que la population de cette colonie se double environ tous les dix ans.

La population de la ville de Fall-River, qui est maintenant de 107,000, se double tous les vingt ans. Un tenant facile à établir, que, dans une vingtaine d'années, nos nationaux peuvent devenir la majorité, le même taux de progression se maintenant de part et d'autre.

A l'heure qu'il est, si vous voulez vous former une idée de la composition de la population de Fall-River, détachez l'ancien faubourg Saint-Joseph le quartier de Montréal et la Pointe Saint-Charles de la ville de Montréal, et transportez-les à vingt mille dans la campagne, et vous aurez alors les mêmes éléments anglais, irlandais, français, dans les mêmes proportions qu'à Fall-River. La rue Pleasant, qui traverse le quartier Six de Fall-River, est aussi française que la rue Notre-Dame ouest. Ce quartier Six est peuplé aux trois quarts de personnes d'origine française.

En suivant le même procédé, vous aurez aussi une bonne idée du commerce qu'on fait à Fall-River, commerce de détail, purement local. Fall-River n'a pu devenir un centre commercial. C'est purement un centre manufacturier, qui donne l'idée d'un immense faubourg, qui serait détaché de quelque métropole, et qui n'aurait entraîné avec lui que quelques parcelles des quartiers de l'aristocratie et de la finance.

A Fall-River tout le monde vit de son travail ; et il n'y a guère d'autre travail que celui des filatures de coton. Cette industrie domine toutes les autres ; de son activité dépend la prospérité de tous les autres métiers.

La ville est construite sur le bord d'une rivière qui finit en bras de mer et autour de petits lacs, dont les eaux, se précipitant des collines à partir desquelles ils sont encaissés, donnent lieu à une multitude de cascades. De quelque côté que vous dirigiez vos pas, sur le bord de l'étang, au pied de la colline, vous apercevez d'immenses usines, de pierre noire, hautes de cinq étages, véritables boîtes à vapeur, avec une multitude de petites fenêtres, par lesquelles s'échappe le bruit assourdissant des métiers mécaniques, dont les navettes voyagent à travers les bords vertigineux. Au dehors, de lourds canons lancent les balles de coton.

L'uniformité monotone de l'architecture n'a d'égal que celle des maisons de bois groupées autour des manufactures et destinées à leurs employés. Elles ont généralement quatre étages, quelques fois cinq, sont construites en bois et faites en forme de croix comme l'arche de Noé. Et en effet on y entasse les familles par vingtaines ; toutes n'ont qu'une entrée commune à tous les locataires ; les commodités qui sont maintenant de rigueur dans les plus petits logements ouvriers de Montréal brillent par leur absence. Les propriétaires ont même pour

habitude de
habiter
bas ; de
par le mé
Voilà l
travailler
prend qu
y soit in
panier

Cepen
plus ennu
se dirige
émigrés
Parce qu
tier pour
l'ouvrage
pour les
gagnent

L'espa
me perm
la manu
ment, au
qui vaut
plus en
édition à

Qu'il s
les manu
marchent
pas beau
vrage, q
envoyer

Voilà l
tivité
ils s'impo
mépris de
l'espoir d
pense de
forcé vien
retourner
Je conn
voilage, e
qui se dé
tune des
leur.

Mais à
toujours
River, il
qui prosp
compter
factures,
le pays, c
dans le c
récomp

M. Pie
de Fall-R
Banque
écoles pu
pour un

Quelqu
viennent
comme M
la législa
lement q
leur-géné
le Boston
compatri

Dans l
des Cana
M. Vict
comité d
Aujourd
et un éch
due au tr
Edmond
teurs de
nationali
Conseil,
échevins
qui trans
nier, il fu